

CAC Brétigny

Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Cœur d'Essonne
Agglomération
+33 (0)7 85 01 10 31
info@cacbretigny.com
cacbretigny.com

Saison hors les murs

2023-2024

Cycles d'expositions
et de résidences

«Les conjugue*uls*»

Commissaire: Valentina Ulisse

«*lunulae*»

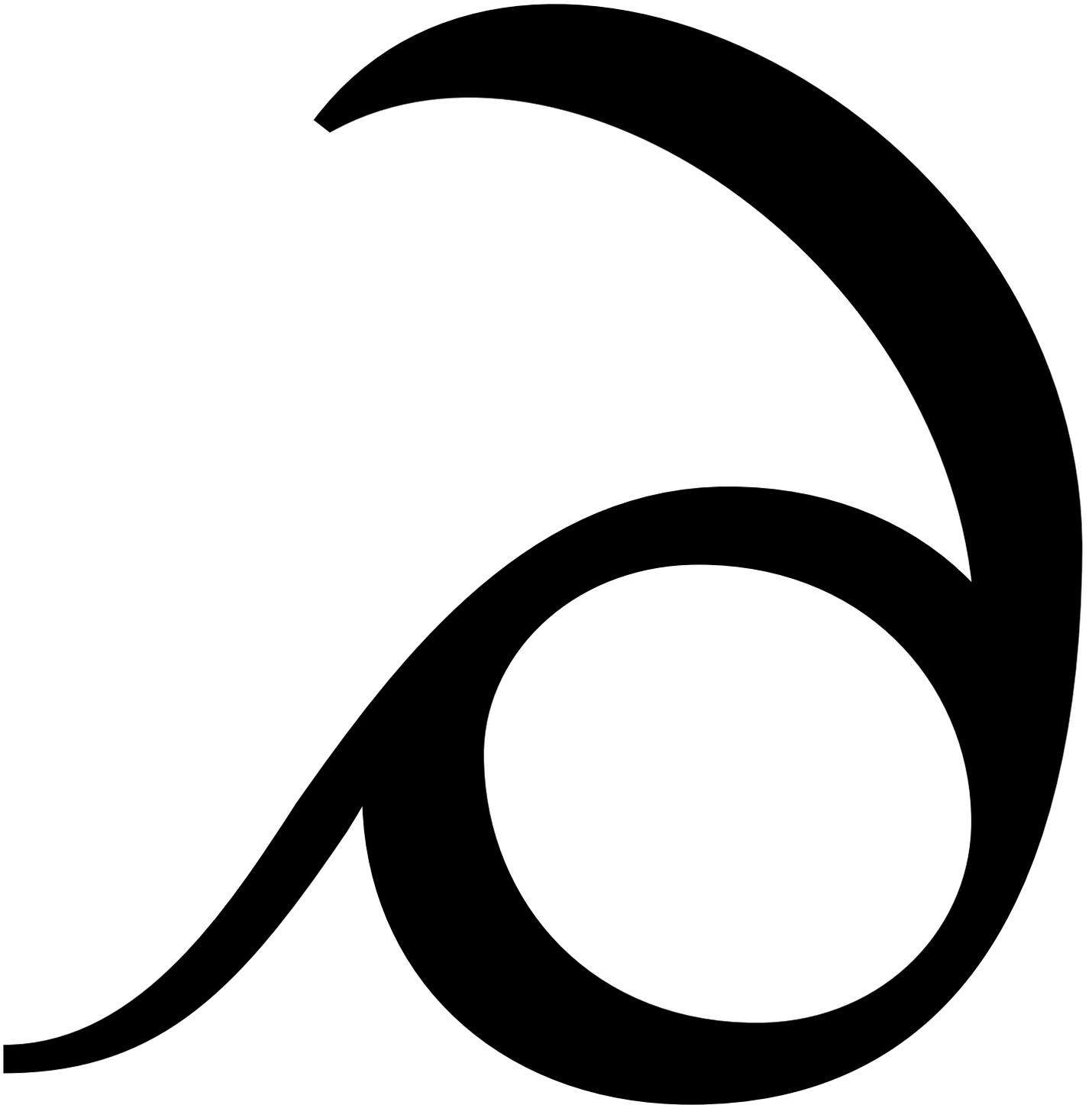
Commissaire: Thomas Maestro

Dossier de presse [1-39]

Contact presse

Marie Plagnol

m.plagnol@cacbretigny.com



Présentation de la saison hors les murs	3
Agenda	5
«Les conjugueuls»	
Présentation	6
Biographies	9
Images	12
«lunulae»	
Présentation	22
Biographies	25
Images	28
«L'ABCC du CACB», Charles Mazé & Coline Sunier	38
Informations pratiques	39

Saison hors les murs 2023-2024

En 2023-2024, le CAC Brétigny, fermé pour des travaux de rénovation, propose une programmation hors les murs. Pour cette saison de transition, le centre d'art se transforme en vaisseau culturel qui accompagne les artistes et commissaires invité·es dans le développement de narrations ancrées dans le territoire. Le décollage du vaisseau et ses escales sont cartographiées par Coline Sunier & Charles Mazé, en résidence de création et de recherche graphique depuis 2016. Les signes présents sur les supports de communication de la saison hors les murs sont collectés sur les itinéraires qui relient le bâtiment du CAC aux différents lieux où se déploie la programmation. Tou·tes deux continuent ainsi d'accompagner les mouvements du centre d'art.

Ce voyage à la rencontre des habitant·es des différentes communes voisines participe d'une période de transformation du CAC, qui redessine sa programmation aussi bien géographiquement que temporellement. Deux cycles d'expositions et de résidences, conçus par les commissaires associé·es Valentina Ulisse et Thomas Maestro, font alterner recherche, co-création et expositions dans des lieux bâtis à différentes époques. Les artistes, tels les personnages d'une saga *fantasy*, voyagent entre les espaces et les temps. Résidences, expositions, performances, ateliers... iels interviennent sous différentes formes au fil des chapitres de la saison, se faisant les messenger·ères d'un monde passé à réinventer, les interprètes de présents multiples, les conteur·euses de futurs possibles à imaginer collectivement.

Cette itinérance est aussi une occasion d'approfondir les usages existants du CAC Brétigny, historiquement attaché au lien avec le territoire qui l'entoure. L'équipe, qui arpentait déjà les villes de Cœur d'Essonne Agglomération aux côtés des artistes en résidence, poursuit cette année ses explorations en adaptant les propositions de rencontres avec les publics. Parmi elles, le projet «Transmissions», qui invite chaque année des jeunes à donner voix à leurs rencontres avec les œuvres, se transforme en émissaire annonçant et préparant avec les habitant·es l'arrivée d'une exposition dans leur ville. Les projets artistiques portés par le centre d'art sont marqués par une sensibilité à la proximité. Ils émergent dans un étrange mélange des temps et des espaces que traverse l'équipage: commissaires, artistes, publics embarquent avec nous pour un voyage sur le territoire et au-delà.

Dans de nombreux films et romans de science-fiction, le vaisseau est central: il dérive dans la galaxie à la recherche d'une planète habitable, devient lui-même une société où se jouent rapports de pouvoir et de domination, solidarités collectives et organisation du vivre ensemble. Ce qu'il figure, c'est le visage du changement et de la transition: un état entre deux, à la fois rattaché au passé car il vient de quelque part, créateur de son propre présent et tendu vers un futur à découvrir ensemble. Ce contexte imaginaire est très proche de notre réalité actuelle, d'un monde en transition écologique et politique dans lequel l'ordre mondial et technologique se trouve bouleversé.

Ce postulat fictif résonne également avec la situation actuelle du CAC Brétigny. La capitaine voguant à présent vers d'autres horizons, le navire est piloté collectivement, ce qui met en mouvement les usages de l'équipe. L'ensemble des missions était, dans le cadre du projet pensé par Céline Poulin pour le CAC, inclus dans la programmation artistique. Les personnes qui se chargent au quotidien de la médiation, de la production ou encore de la communication sont aujourd'hui amenées à repenser leur organisation collective. L'équipe se surprend ainsi à imbriquer ses différentes fonctions, à investir d'autant plus les espaces de discussion, à collaborer en rendant mouvants les métiers de chacune afin que toutes puissent participer à la vision d'ensemble du projet. Les réflexions partagées au sein de l'École, espace d'expérimentation collective rassemblant des usager·ères d'horizons variés, imprègnent ces modes de travail commun. En 2023-2024, un·e artiste est invité·e à proposer une articulation entre le faire et le collectif, au travers de rendez-vous réguliers ouverts à tou·tes mêlant création plastique collaborative et conversation.

Avec cette saison hors les murs, les ancrages géographiques comme le rythme du centre d'art se transforment. Ces mouvements sont aussi ceux du faire collectif, au sein et au-delà de l'institution, avec les membres de l'équipe, les commissaires associé·es, les artistes invité·es et les publics. Ursula K. Le Guin, écrivaine de science-fiction et de *fantasy*, écrit que «L'imagination, comme toute chose vivante, vit *maintenant*, et elle vit avec, sur, par le changement. À l'instar de tout ce qu'on fait et tout ce qu'on possède, on peut la coopter, la dégrader; mais elle se relèvera toujours d'une exploitation commerciale et didactique, comme la terre demeure malgré les empires qu'elle porte.¹» Peut-être en est-il de même de la pratique collective. Il s'agirait alors de lui accorder du temps et de l'espace pour lui permettre de se relever du passé, pour la mettre en mouvement au présent et l'imaginer au futur.

L'équipe du CAC Brétigny

Milène Denécheau, Elisa Klein, Coraline Perrin et Marie Plagnol

Agenda

«Les conjugueu/s»

Commissaire: Valentina Ulisse

Avec Rose-Mahé Cabel, Héloïse Farago, Giorgia Garzilli, Jérôme Girard, Hanna Kokolo, Clara Pacotte, Margot Pietri, Aliha Thalien, Joséphine Topolanski et Pierre-Alexandre Savriacouty

14.10—22.10.23

Salon d'art de Marolles-en-Hurepoix
à la Salle des fêtes François des Garets

20.01—11.02.24

Galerie Francval d'Arpajon

13.04—05.05.24

Espace Brel, Donjon
de Sainte-Geneviève-des-Bois

22.04—11.05.24

Médiathèque Les Lavandières
de Leuville-sur-Orge

→ Après-midi de performances entre
Leuville-sur-Orge et Sainte-Geneviève-
des-Bois le 27.04.24

→ Finissage de la saison le 06.07.24 à Brétigny-sur-Orge

«Iunulae»

Commissaire: Thomas Maestro

Avec Ethan Assouline, Célia Boulesteix, Loucia Carlier, Victor Gogly, Collectif Grapain, Louise Hallou, Sandar Tun Tun, Andréa Spartà, Chloé Vanderstraeten et Xolo Cuintle

03.12.23—14.01.24

Espace Brel, Donjon
de Sainte-Geneviève-des-Bois

26.02—03.03.24

Salon du livre jeunesse de Saint-Germain-
lès-Arpajon à l'Espace Olympe de Gougues

23.03—06.04.24

Médiathèque Marie Curie
de Saint-Michel-sur-Orge

25.05—06.07.24

Espace de la Croix Louis
de Brétigny-sur-Orge

→ Vernissage de l'exposition à Sainte-
Geneviève-des-Bois le 03.12.23

«Les conjugueuls»

Cycle d'expositions et de résidences

Commissaire: Valentina Ulisse

Dans *Pile et Face*¹, comédie américano-britannique de la fin des années 1990, une jeune femme (Gwyneth Paltrow) voit sa vie bouleversée après avoir raté le métro un matin. L'intrigue bifurque alors entre deux scénarios possibles: les événements qui font suite à ce retard et ce qui aurait eu lieu si la protagoniste avait réussi à se faufiler entre les deux portes du train. C'est le moment du «Sliding Doors». Combien de fois nous sommes-nous demandé «que se serait-il passé si...»? On parle en anglais de l'«irréel du passé» pour indiquer ce «et si...» (*what if*) en début de phrase. Les «What if novels» sont ces romans uchroniques, sous-genre de la science-fiction, basés sur la réécriture de l'histoire et sur l'imagination de mondes alternatifs contemporains et à venir. Certaines fictions poussent à l'extrême ce phénomène des «réalités divergentes», jusqu'à l'exploration du *multivers*, des Terres qui ressemblent à la nôtre mais dont l'avenir n'est pas *notre* avenir. Des narrations uchroniques, l'on pourrait apprendre à refuser une vision linéaire du temps et à remettre en question les récits officiels.

Une cyclicité temporelle, faite de survivances, résurgences et de nouveaux débuts, se retrouve aussi dans les utopies «ambiguës» de l'autrice de science-fiction Ursula K. Le Guin. À la formule «aller de l'avant» pour penser un demain de continuel progrès, elle préfère l'approche des peuples Quechuas des Andes pour qui l'avenir—inconnu—est derrière, par-dessus nos épaules, et le passé—déjà écrit—est devant nous, sous notre nez². Le temps présent nous offre l'occasion de remuer le passé et *panser* (imaginer et soigner) le futur. Ainsi, dans sa *Théorie de la Fiction-Panier*, elle nous invite à explorer d'autres perspectives narratives en mettant en scène des personnages et des récits qui n'aspirent pas à la place de dominant·es. Le chasseur muni d'une lance laisse sa place à la cueilleuse d'avoine et son panier³.

La science-fiction, la fable ou le mythe peuvent générer des «fictions réparatrices⁴». Elles recomposent de nouveaux récits à partir des traumatismes historiques et des failles de notre société, donnant voix à des réalités restées aphones. Dans *Les Abysses*⁵, l'écrivain·e Rivers Solomon imagine un univers sous-marin parallèle, habité par des créatures aquatiques non binaires, descendantes des esclaves enceintes jetées à la mer à l'époque du commerce triangulaire. Ces sirènes étant resté·es sans souvenir de leur genèse traumatique, le personnage de l'æ historien·ne est l'æ seul·e gardien·ne de ce lourd passé. Cette figure incarne le rôle politique du *storyteller* (conteur·euse d'histoires): la transmission d'une mémoire collective est un instrument d'émancipation. Elle permet la création de nouveaux imaginaires passés, présents et futurs.

1 Titre original *Sliding Doors* [1998], réalisation Peter Howitt

2 Ursula K. Le Guin, «La science-fiction et l'avenir» [1985], dans *Danser au bord du monde. Mots, femmes, territoire*, Éditions de l'Éclat, 2020, p. 171–172.

3 Ursula K. Le Guin, «Le fourre-tout de la fiction, une hypothèse» [1986], dans op.cit., p. 197–204.

4 Émilie Notéris, *La Fiction réparatrice*, Éditions Supernova, 2017.

5 Rivers Solomon, *Les Abysses*, [*The Deep*, 2019], Éditions J'ai Lu, 2021.

Ce cycle d'expositions et de résidences entonne une «ballade du renouveau», où les frontières entre ce qui fut, ce qui aurait pu être et ce qui n'a jamais été sont brouillées. Ce contre-récit en plusieurs chapitres est écrit collectivement par des artistes «conjugueuls». Ce terme est un adelphage (alternative non genrée d'«hommage» ou de «femmage») aux «conjugueuses» d'Helena de Laurens, Clara Pacotte et Esmé Planchon. Dans leur livre *Le Jukebox des Trobairitz*⁶, elles s'inspirent du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*⁷ de Monique Wittig & Sande Zeig et inventent des nouvelles entrées poétiques à ce glossaire. À la lettre «C» de «Conjugaison» apparaissent les «conjugueuses», figures d'amour prises dans une danse célébrant «la concordance des temps». L'emploi de la terminaison neutre en «-euls», clin d'œil à l'ancien français, honore l'inventivité linguistique de ces dictionnaires et s'inscrit dans les réflexions contemporaines autour de l'écriture inclusive⁸.

Certain-es artistes «conjugueuls» superposent des faits réels et fictifs et imaginent d'autres futurs possibles en revisitant l'histoire dans le présent. L'on pourrait parler de parafiction. C'est le cas d'Hanna Kokolo avec ses autofictions: sans opérer de changements dans le cours des événements, elle fait intervenir l'imagination là où le réel fait défaut. De même, Héloïse Farago, en s'inspirant de personnages féminins ayant existé dans le passé, joue sur le potentiel fantastique qui peut surgir de toutes ces narrations oubliées. Joséphine Topolanski et Jérôme Girard, pour leur part, fantasment de nouveaux anachronismes: les suites futuristes d'un passé artisanal ou une modernité arrivée avant l'heure. L'une réunit ses adeptes autour de nouvelles croyances cosmiques en brouillant les pistes entre le vrai et le faux; l'autre capte des ondes sonores inouïes en composant tant avec le folklore qu'avec une technologie de bric et de broc.

L'aujourd'hui n'est pas moins riche de possibilités. D'infinies dimensions existent au-delà de la réalité observable, comme des brèches dans notre espace quotidien. Entre réalisme magique et fictions urbaines, les artistes nous proposent d'accéder à des mondes parallèles au nôtre. Ainsi, les docufictions d'Aliha Thalien et les témoignages dont elle se fait la porte-parole pourraient être des rêves. L'imaginaire de Giorgia Garzilli est aussi un collage onirique: un labyrinthe sans début ni fin où les temps et l'espace sont éclatés. C'est la société contemporaine des Terrien-nes, ses normes, catégories et binarismes, que Clara Pacotte conteste dans ses journaux d'exploration d'autres mondes.

L'avenir s'inscrit d'autres fois dans un continuum en dehors du temps. Prônant un retour aux origines, Rose-Mahé Cabel se positionne dans un «futur archaïque» à la fin des temps ou au commencement d'un nouveau monde ancestral. Ici, des figures de la marge sont les porteuses de mythologies libératrices. Archéologue d'un futur proche, Margot Pietri raconte un présent qui est déjà postérité, où la perte de repères et la désorientation temporelle nous

6 Helena de Laurens, Clara Pacotte, Esmé Planchon, *Le Jukebox des Trobairitz*, RAG Éditions, 2023.

7 Monique Wittig, Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* [1976].

8 ACADAM, grammaire non binaire développée par Bye Bye Binary [Novembre 2018].

laisse déboussolé·es. Les profondeurs des abysses, dont Pierre-Alexandre Savriacouty retrace une historiographie intime et collective, ont un temps stratifié. L'eau—qui engloutit ou porte à la surface—est un portail entre les époques et entre des réalités cachées et révélées.

Comme le récit de fiction, l'archive—réelle ou inventée—est un outil que ces artistes s'approprient. Iels s'en servent pour transgresser une forme de connaissance hégémonique qui empêche à la fois la remémoration d'histoires passées et la construction de celles en devenir. Recueil d'émotions, chroniques orales, savoirs traditionnels ou encore grammaires inédites font partie du répertoire de formes ici réactivées: elles contiennent en leur sein des luttes latentes prônant le changement. L'Essonne, avec son folklore local, fournit aussi une archive à explorer. Marqué par une cohabitation entre patrimoine historique et industriel, légendes populaires et inventions avant-gardistes, ce territoire participe à la formation de cet imaginaire aux chronologies désarticulées.

Sur ce sol qui prend le nom de la déesse gauloise des eaux Acionna (*Exona* dans les textes médiévaux), s'élèvent dolmen et menhirs, donjons et châteaux d'eau aux architectures modernistes. L'on narre que Gargantua fit tomber de sa chaussure un mystérieux gravier (la pierre Beaumirault, entre Bruyères-le-Châtel et Breuillet). Pas loin, en 1772, l'abbé Desforges, intrépide aviateur, tenta de s'envoler à l'aide d'un char couvert de plumes en se jetant de la tour de Guinette, au château d'Étampes, destination l'Italie. Plus tard, sur un tronçon de la voie d'essais Paris-Orléans, un aérotrain passa à toute vitesse en 1969. Ici, les «conjugueu/s» sont parti·es pour des voyages dans le temps. Mystiques-astronautes, ménestrel·les-rappeur·euses, scientifiques-cartomancien·nes, iels sont les annonciateur·ices d'une fable du futur.

Biographies

Après une formation en histoire de l'art à l'Université de Rome La Sapienza et à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Valentina Ulisse intègre le Master 2 professionnel «L'art contemporain et son exposition» à Sorbonne Université et co-fonde le collectif curatoriale espace projectif. Parallèlement à ses études, elle se forme aux métiers de l'exposition grâce à des stages au Centre Pompidou, au CAC Brétigny et à Council, entre autres. Aujourd'hui, Valentina Ulisse poursuit ses réflexions à travers ses diverses activités dans l'organisation de projets artistiques, dans l'écriture et dans la médiation. Elle assiste la galeriste Aline Vidal avec qui elle organise «De(s)rives», projet curatoriale qui expérimente avec le format d'exposition en dehors des contextes artistiques traditionnels. Valentina Ulisse s'intéresse aux économies de l'art, aux systèmes alternatifs de production et de diffusion et aux pratiques artistiques co-créatives en lien avec la pédagogie et les savoirs populaires.

Héloïse Farago (née en 1997) vit et travaille entre Paris et la Normandie. Diplômée en 2023 de la Villa Arson à Nice, elle utilise différents médiums (dessin, performance, vidéo, céramique, etc) pour déhiérarchiser les pratiques et mettre en scène des destins de femmes du Moyen Âge trop souvent oubliées. Son travail est notamment présenté à L'Annexe à Paris et à IVECO NU à Noisy-le-Sec en 2022 et à La Tôlerie à Clermont-Ferrand en 2023.

Pierre-Alexandre Savriacouty (né en 1993) est un artiste franco-malgache qui vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier et de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, il aborde des enjeux historiques et spirituels à travers un travail de sculpture et d'assemblage. Son travail est exposé, entre autres, au Frac Ile-de-France (Château de Renteilly) en 2020 et à la Biennale Internationale de Saint Paul de Vence en 2021. Lauréat du prix SARR 2021, il est résident à la Villa Albertine à Chicago en 2022.

Giorgia Garzilli (née en 1992) est une artiste italienne qui vit et travaille entre Naples et Milan. Après des études de cinéma documentaire, elle est diplômée de la Haute école d'art et de design de Genève avant d'étudier à la Mountain School of Arts de Los Angeles. Ses peintures explorent la frontière entre la réalité quotidienne et les profondeurs du subconscient. Son travail est notamment présenté au Musée MACRO à Rome en 2021 et à la Triennale de Milan en 2023.

Joséphine Topolanski (née en 1998) vit et travaille en région parisienne. Après avoir étudié l'image imprimée à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris dont elle est diplômée en 2021, elle oriente sa pratique vers le tissage et le textile. Ses œuvres questionnent la frontière entre fiction et réalité en s'intéressant aux systèmes de croyances et à leurs rapports à la vérité. Elle obtient une mention spéciale du jury du prix Révélation Design ADAGP en 2021. L'année suivante, son travail est présenté à 100% L'Expo à la Grande Halle de La Villette et rejoint les collections de la ville de Pantin.

Hanna Kokolo (née en 1997) vit et travaille à Paris. Après avoir étudié les arts appliqués, elle est diplômée de l'École nationale supérieure d'art de Bourges (ENSA) en 2021. Son travail pluridisciplinaire explore la question de la mémoire intergénérationnelle à travers des personnages qu'elle incarne et met en scène dans des autofictions. Ses œuvres sont notamment exposées au 66ème salon de Montrouge en 2022 et à l'occasion d'une exposition personnelle à la Graineterie de Houilles en 2023.

Clara Pacotte (née en 1992) est une artiste, autrice et réalisatrice qui vit et travaille en région parisienne. Diplômée de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy en 2017, elle met en scène dans son travail des archives réelles ou imaginaires. Elle collabore régulièrement avec d'autres artistes pour des projets de recherche et d'édition. Avec Charlotte Houette, elle monte ainsi EAAPES, un groupe de recherche sur les féminismes dans la science-fiction. Ce projet soutenu par le CNAP, la Fondation des Artistes, Lafayette Anticipations et le CAC Brétigny a produit plusieurs éditions, films et workshops.

Jérôme Girard (né en 1993) vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris, il mène un travail mêlant créations sonores, performances live et installations. Usant souvent de matériaux récupérés, il s'inspire de gestes et de formes traditionnelles pour les détourner. Il est lauréat du Prix étudiant COAL et du Prix de la Casa de Velásquez - EnsAD en 2021. Son travail a été présenté dans plusieurs centres d'arts, parmi lesquels le CAC Brétigny, Bétonsalon à Paris en 2021 et la fondation Vincent Van Gogh en Arles en 2022.

Margot Pietri (née en 1990) vit et travaille à Aubervilliers. Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon en 2014, elle développe un travail d'écriture de récits de science-fiction et de sculpture. Ces œuvres prennent la forme de vestiges technologiques d'une époque qui pourrait être la nôtre entre un passé non assimilé et un futur incertain. Sélectionnée pour la Bourse Révélation Emerige en 2019, elle présente son travail dans des expositions collectives à la galerie Thaddeus Ropac à Pantin en 2017 et à Art-O-Rama à Marseille en 2021 ; ainsi que dans des expositions personnelles à l'Institut d'Art Contemporain à Villeurbanne en 2020 et à La Serre à Saint-Etienne en 2023.

Rose-Mahé Cabel (né·e en 1995) vit et travaille en Alsace, dans les Vosges et à Paris. Diplômé·e de la Haute École des arts du Rhin de Strasbourg en 2020, iel utilise de nombreux médiums, dont le verre, la cire, le maquillage et le costume, pour produire des œuvres actives lors de performances. Avec son alter-ego dragqueen Rose de Bordel, iel imagine des fictions réparatrices mettant en scène des figures mythologiques marginales. Son travail a notamment été présenté pendant le festival Inact à Strasbourg en 2021, à Artopie à Meisenthal par le réseau LoRA en 2022, à la maison des arts de Malakoff et aux Magasins Généraux avec la collective Æchillea en 2023.

Aliha Thalien (née en 1994) vit et travaille à Montreuil. Actuellement étudiante au Fresnoy, elle est diplômée d'un master de cinéma à la Sorbonne ainsi que de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Sa pratique du cinéma, de l'installation et de la sculpture s'intéresse aux traumatismes individuels, familiaux et communautaires. Ses œuvres prennent la forme de récits fictionnels élaborés à partir d'archives réelles. En 2019, elle réalise son premier court-métrage *Feu Soleil*, sélectionné notamment aux Rencontres du Moyen-Métrage de Brive et à La Cabina à Valence. Son travail a également été présenté à la Villa Magdalena de Hambourg en 2022, ainsi que dans une exposition personnelle au Confort Mental à Paris en 2023.

Images



Rose-Mahé Cabel, *Sadness is Rebellion*, 2021. Perform Festival 2022, «Les formes du vivant». Photo: Mélanie Thomazeau.



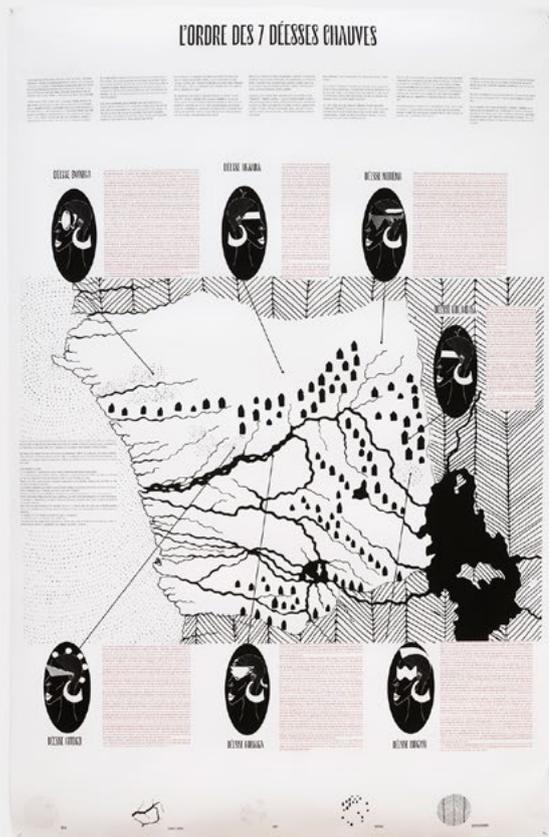
Héroïse Farago, *Chasse au Patriarcat, Tortenspitzen*, 2022. Courtesy de l'artiste. ©Adagp, Paris, 2023.



Giorgia Garzilli, *Berry tutto ciò che hai visto è vero*, 2021. Photo: Danilo Donzelli.



Jérôme Girard, *Cabane*, 2023. Vue de l'exposition « Les Vagues », centre d'art de L'Onde, 2023. Photo: Salim Santa-Lucia.



Hanna Kokolo, *L'ordre des 7 déesses chauves*, 2021. Vue de l'exposition «Première 27ème Édition», CAC Meymac, 2021. Photo: Aurelien Mole.



Clara Pacotte, «L'amour courtois» dans *Les aventures de Maboule*, 2022. Vue de l'exposition «Career Girls», Mécènes du sud, curation Elsa Vettier et Margaux Bonopera, 2022.



Margot Pietri, *l'mfascia*, 2020. Vue d'exposition personnelle de l'artiste, programme ex situ «Galleries Nomades» de l'IAC Villeurbanne au musée de Céramique à Lezoux. Photo: Blaise Adilon.



Pierre-Alexandre Savriacouty, *R-3L*, 2022. Courtesy de l'artiste. ©Adagp, Paris, 2023.



Aliha Thalien, *L'Amour*, 2021. Courtesy de l'artiste.



Joséphine Topolanski, *Comfy Santa Rosetta*, 2023 et *Sacred Saucer*, 2021. Vue d'accrochage, Turbo Collectif Pantin, 2023. Courtesy de l'artiste. ©Adagp, Paris, 2023.

«lunulae»

Cycle d'expositions et de résidences

Commissaire: Thomas Maestro

Dans la trilogie de romans de science-fiction *Les Livres de la terre fracturée* de N. K. Jemisin, le monde est ravagé par des catastrophes sismiques et géologiques (tremblements de terre, déchirement du sol, apparition de volcans...) Les gens tentent de survivre dans des sociétés fragiles, cimentées par l'exclusion d'une partie de la population: les «orogènes». Ces humain·es qui ont le pouvoir d'interagir avec les forces telluriques sont écarté·es, traqué·es, parfois tué·es. Pour tenter de survivre à la marge et apprendre à contrôler leur pouvoir, elles et ils forment des communautés secrètes. Dans l'une d'elles, des centaines de personnes se réfugient dans une immense grotte, formant une société souterraine. Au fil des livres, l'on découvre que certain·es orogènes particulièrement puissant·es ont la capacité de provoquer ou d'empêcher des cataclysmes, mais que cela affecte leur corps: leur peau et leurs organes se changent en pierre. Le récit glisse petit à petit de la surface aux profondeurs et inversement: la puissance terrestre souterraine ressort dans les pouvoirs de certain·es individu·es, qui se réfugient à leur tour sous terre, avant que leur lutte pour exister ne les transforme en pierre. Par définition une surface «recouvre» et «dissimule» des profondeurs. Les différents sens de ces termes et leur lien indissociable, qui émergent à la lecture des livres de N. K. Jemisin, sont au centre de ce cycle d'expositions et de résidences. Plusieurs des pratiques artistiques rassemblées s'en saisissent en effet.

Ces circulations entre les couches terrestres sont notamment présentes dans la pratique de Victor Gogly, qui ramasse au sol les matériaux de ses sculptures. L'attention qu'il porte à ce qui l'entoure, aux surfaces qu'il parcourt, lui permet d'accéder, dans un état méditatif, à son intériorité. Il établit ainsi un parallèle entre profondeurs géographiques et mentales. Cet échange se retrouve chez Louise Hallou, fascinée par les grottes préhistoriques et les cultures que l'on qualifie de souterraines. Lors de l'activation de sa performance *The reflection of Dog's belly*, l'artiste déambule dans l'espace après s'être recouverte d'une fourrure. Elle dessine d'étranges symboles sur ses bras et ajoute des prothèses en scotch sur ses doigts, donnant l'impression d'être une humaine préhistorique parcourant sa grotte. Ce jeu de recouvrement et d'ajouts corporels laisse aussi penser qu'elle façonne son identité, faisant transparaître certains éléments intérieurs pour transformer son image extérieure. Le travail de Loucia Carlier baigne lui aussi dans une atmosphère énigmatique. Certaines de ses sculptures dévoilent des mondes souterrains peuplés de symboles et d'indices à décoder, dont certains transparaissent à la surface. Ces mêmes œuvres ont un aspect organique qui nous renvoie à nos propres corps où, à la manière de cavernes, reposent nos secrets les plus intimes. Chloé Vanderstraeten rend à son tour visible la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, en nous permettant de nous placer d'un côté ou de l'autre de ses dessins et architectures de papier.

Les notions de surface et de profondeur—terrestres, corporelles, mentales, culturelles—sont liées à la question du secret. Un secret est une chose dissimulée à l'intérieur d'une autre (bouche, poche, boîte, enveloppe, esprit, etc.) Le contenu, caché dans les profondeurs,

transparaît parfois à la surface du contenant qui le camoufle. Ce qui est passé *sous* silence s'échappe parfois par indices pour faire apparaître un récit *sur* quelqu'un·e ou quelque chose. L'espace où l'on peut deviner ces petites traces remontées pourrait être désigné comme une zone. Il s'agit d'un lieu réel ou imaginaire, avec des limites floues et des règles qui lui sont propres. Une zone est ambiguë, à la fois dépendante et distincte de ce qui l'entoure. Elle est une sorte de seuil qui facilite le passage entre l'intérieur et l'extérieur. On peut considérer ici la zone à la manière des frères Arkadi et Boris Strougatski dans le livre *Stalker. Pique-nique au bord du chemin* (1972), adapté au cinéma par Andreï Tarkovski (*Stalker*, 1979). L'œuvre originale et son adaptation se déroulent en partie dans «la zone», un terrain vague gigantesque rempli de ruines apparu sans que l'on sache comment ni pourquoi. Pour entrer dans ce lieu, il faut être accompagné·e d'un guide: le stalker. La zone n'est pas un simple espace physique: elle interagit avec les personnes qui la parcourent, en s'insinuant dans leurs pensées, les égarant et modifiant leur manière d'être. Elle est un personnage à part entière, qui change en permanence. Le temps y file aussi curieusement: passé, présent et futur sont brouillés. Plusieurs artistes de «lunulae» jouent de ces troubles temporels. Il nous appartient alors d'essayer de décoder les traces et indices qui nous sont laissés.

Sandar Tun Tun conçoit ses installations sonores à partir de sources enregistrées ou synthétiques, mais aussi d'éléments physiques qui sont les traces de récits et d'existences passées. Il propose de circuler entre différentes couches d'imaginaires et de réalités, entre savoirs publics et personnels. Ses dispositifs sont parfois habités par la performance, dont les traces sont visibles en dehors des temps d'activation. Célia Boulesteix parcourt les villes, le regard baissé, à la recherche d'éléments abandonnés (textiles, matériaux brisés, images abîmées...). Ces fragments sont énigmatiques et chargés d'histoires que l'on peut tenter de deviner sans jamais y parvenir tout à fait. Ce fort lien aux objets est également présent dans le travail d'Andréa Sparta, qui agence des éléments domestiques dans des installations. L'artiste considère ses sculptures comme de petites zones: des espaces familiers qui semblent pourtant dotés d'une logique et d'un temps en décalage avec la réalité, aux significations variables. Les sculptures d'Ethan Assouline sont quant à elles souvent des assemblages d'objets ayant inondé le marché au début du millénaire. Ces objets ont toujours l'air coincés dans un futur déjà dépassé, dans la promesse affadie de beaux lendemains. Le duo Xolo Cuintle nous projette dans un temps géologique inconnu où les végétaux et les restes de notre civilisation (mobilier, éléments d'architecture et de décor) se seraient hybridés. Le béton avec lequel sont réalisées leurs sculptures est un indice de l'époque imaginée par les artistes, où ce matériau hérité de notre industrie serait devenu le composé naturel dominant. Le collectif Grapain trouble aussi les frontières entre les temporalités, le naturel et l'artificiel. Maeva et Arnaud Grapain créent des installations dans lesquelles on devine les matériaux et les formes caractéristiques de nos technologies actuelles. Elles ont cependant l'aspect de ruines curieusement organiques.

Les dix artistes et duos enfouissent ainsi des indices ou créent des traces de futurs possibles situés dans des espaces aux contours indécis. Le titre du cycle d'expositions et résidences qui les rassemble, «lunulae»—«petites lunes» en latin—renvoie aux parenthèses. Ces signes typographiques créent une rupture dans le déroulé d'une phrase, un espace à côté de la narration principale. Elles sont à la fois une surface qui recouvre la partie du texte mise en retrait et une petite zone au cœur du récit.

Biographies

Après un parcours en école d'art (ESADHaR Le Havre et Rouen), Thomas Maestro a choisi d'ouvrir sa pratique artistique à une dimension curatoriale. Il s'est formé dans le cadre d'un master de commissariat d'exposition (Sorbonne Université) et fait partie du collectif Champs magnétiques. Avec ce groupe, il co-construit les cycles d'expositions «Des soleils encore verts» (2021) et «Le réseau des murmures» (2023-2024). Il a également été curateur associé et chargé de projets au Cneai (Centre National Édition Art Image), puis assistant artistique et de commissariat auprès de Daniel Purroy à Vitry-sur-Seine (artiste et ancien directeur artistique de la Galerie Municipale Jean-Collet). Il est également membre du duo artistique et curatorial Éléments partout, cofondé en 2020 avec sa collaboratrice Agathe Schneider. Il s'intéresse aux secrets, aux décalages du réel, aux ruines et aux cabanes, à ce qui est peu visible mais bien présent. La transmission est au cœur de ses envies, en tant que vecteur de mouvements collectifs.

Ethan Assouline (né en 1994) vit et travaille à Paris. Sa pratique, qui se déploie à travers la sculpture, l'installation, l'écriture, l'édition, le dessin et l'organisation de moments collectifs autour de la lecture et l'écriture tente de poser un regard critique sur la ville moderne et son langage dans ses dimensions architecturales, économiques et politiques. Il a exposé son travail, entre autres, au centre d'art et de recherche Macao à Milan en 2019, au Crédac à Ivry-sur-Seine en 2022 et au Grand Café à Saint-Nazaire en 2023. Il est membre de Treize, structure associative de production, d'exposition et d'édition.

Célia Boulesteix (née en 1996) vit et travaille à Paris. Elle est diplômée de l'École supérieure des arts appliqués Duperré en 2019. Artiste pluridisciplinaire, elle mêle peinture, sculpture, installation et photographie dans une esthétique qui trouble la frontière entre passé et présent. Elle est en résidence à la Villa Belleville en 2022 et à la fondation Fiminco en 2023-2024. Ses œuvres sont notamment exposées à l'Espace Voltaire en 2022 et chez Lucid Interval à Paris en 2023.

Loucia Carlier (née en 1992) vit et travaille à Paris. Ancienne élève de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris et de l'école cantonale d'art de Lausanne, elle est lauréate de la bourse Révélation Emerige en 2020. Ses œuvres, entre sculpture et peinture, forment des paysages hybrides qui créent et empilent des histoires nous projetant dans un futur dystopique. Elle est en résidence à la Villa Belleville en 2023. Son travail a notamment été présenté au Centre d'Art Contemporain de Genève en 2019, chez Art:Concept à Paris en 2021 et au Salon de Montrouge en 2023.

Victor Gogly (né en 1994) vit et travaille à Vantaa en Finlande. Diplômé de l'École Supérieure d'Art et Design Le Havre-Rouen, cet artiste et musicien produit des œuvres qui questionnent la relation que l'humanité entretient avec le sol et le vivant. Son travail est notamment présenté au Jardin du Crépuscule à Montréal en 2021 et aux Beaux-Arts de Paris l'année suivante.

Le Collectif Grapain est un duo composé de Maëva Grapain (née en 1992) et de son frère Arnaud (né en 1989). Elle et il vivent et travaillent entre Paris et Hanovre et s'intéressent aux récits science-fictionnels et dystopiques. Le duo construit des sculptures et installations inspirées de rebuts industriels. Leurs œuvres sont présentées dans de nombreuses institutions dont le Kunstverein de Hanovre en 2021, la Grande Halle de la Villette et le Kestner Gesellschaft en 2022.

Louise Hallou (née en 1993) vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris, elle travaille la performance, l'installation et l'écriture. Elle crée des ensembles poétiques et narratifs qui nous invitent à nous laisser aller à la rêverie collective. L'artiste participe au programme Création en cours des Ateliers Médicis en 2021-2022. Son travail est notamment présenté à la biennale de Mulhouse en 2019 et au 6B à Saint-Denis en 2021.

Andréa Spartà (né en 1996) vit et travaille à Paris. Il obtient son diplôme de l'École nationale supérieure d'art de Dijon en 2019. Son travail de sculpture et d'installation s'inspire d'objets domestiques qu'il met en scène en les sortant d'un contexte quotidien. Il est résident à la Cité Internationale des Arts à Paris en 2021 et à la Fondazione Pistoletto de Biella en Italie l'année suivante. Il est exposé dans des lieux tels que la Kunsthalle de Berne, le Musée des Beaux-Arts de Dole, ou la Fondazione Zimei à Pescara en Italie.

Sandar Tun Tun (né en 1989) vit et travaille à Marseille. Son travail se construit autour de la fabulation, de nouvelles alliances et trajectoires collaboratives. Artiste, chercheur, DJ et compositeur, il développe une pratique sonore, spatiale et performative centrée autour de l'écoute, réactivité sensible et critique. Son travail est présenté à la Friche La Belle de Mai en 2022 et au centre d'art de la Villa Arson ainsi qu'au Beursschouwburg à Bruxelles en 2023.

Chloé Vanderstraeten (née en 1996) vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris et l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris en 2021, elle travaille principalement le dessin et le papier. Elle aborde ce dernier dans sa matérialité par le pliage et la découpe, révélant un dialogue entre corps et architecture. Elle est en résidence à la fondation Anni et Joseph Albers à Bethany aux États-Unis en 2023. Ses œuvres ont été exposées, entre autres, au Hangar Y de Meudon et à la Fondation Van Gogh en Arles en 2022.

Xolo Cuintle est un duo d'artistes formé en 2020 par Romy Texier (né en 1995) et Valentin Vie Binet (né en 1996). Elle et il vivent et travaillent à Paris et Aubervilliers et sont issus de formations d'arts appliqués. Le duo produit des sculptures, du mobilier et des décors qu'elle et il mettent en scène pour créer des univers oniriques hors du temps, propices à l'évasion narrative. Les créations de Xolo Cuintle sont notamment montrées en 2021 à

Double Séjour dans le cadre d'une invitation du commissaire Joël Riff et à la Manufacture des Gobelins lors d'une résidence au Mobilier national entre 2019 et 2020. Certaines sont entrées dans les collections de KADIST en 2020 et dans celles du CNAP en 2023.

Images



Ethan Assouline, *Autonomie*, 2022. Vue de l'exposition personnelle «2024», le Crédac, 2022. Photo: Marc Damage



Célia Boulesteix, *Mystery Train*, 2022. Courtesy de l'artiste.



Loucia Carlier, *We are volcanoes III*, 2021. Courtesy de l'artiste.



Victor Gogly, Détail de *Its thorns did brightly shine, piercing the ground*, 2021. Photo: Sakari Tervo. ©Adagp, Paris, 2023.



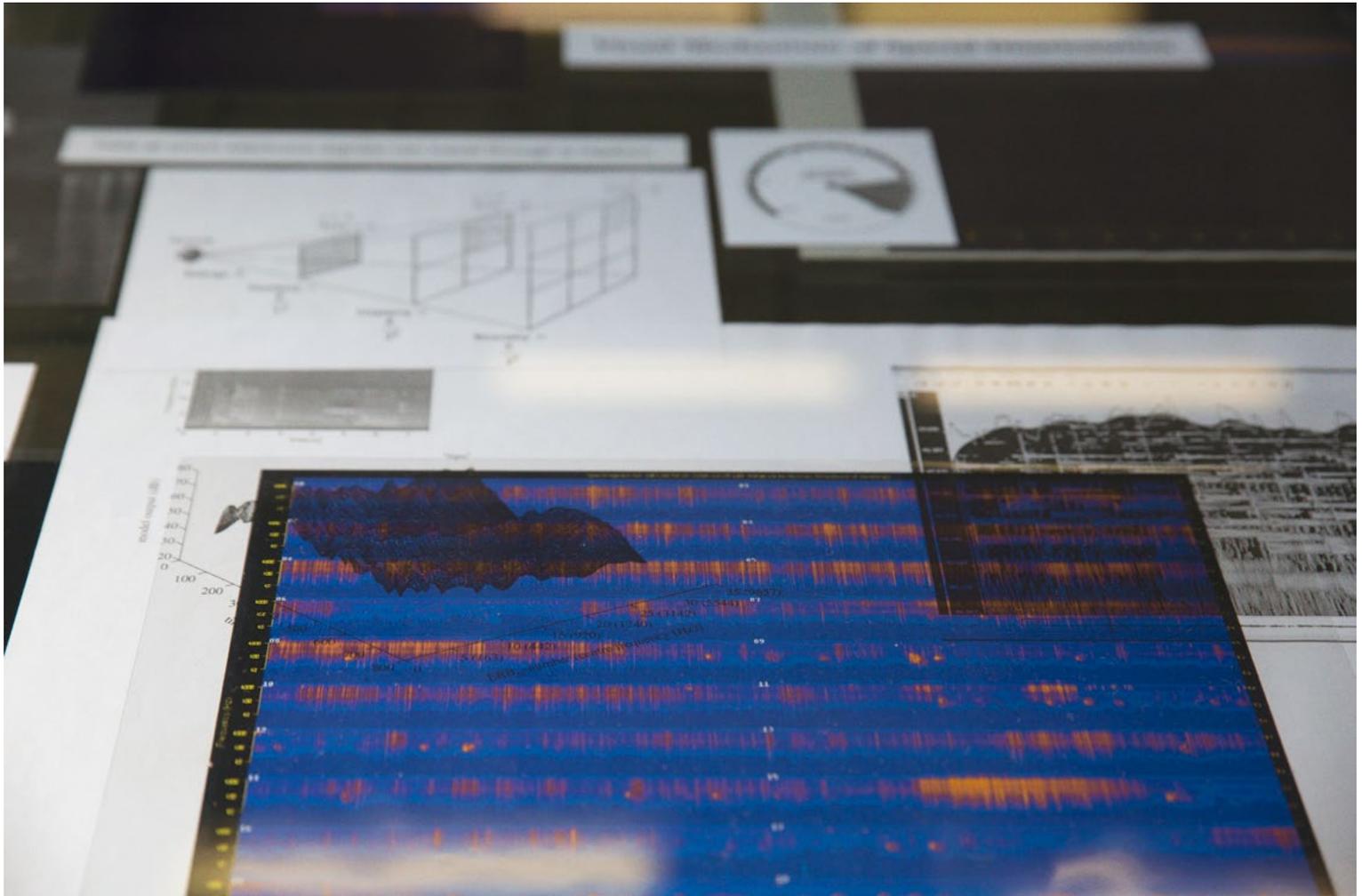
Collectif Grapain, *Urban Reef*, 2020. Vue de l'exposition «Urban Reef», Galerie Brutal, Hanovre, 2020. Photo: Justus Linnekugel et Collectif Grapain. ©Adagp, Paris, 2023.



Louise Hallou, *Préparation*, 2018. Courtesy de l'artiste.



Andréa Spartà, *A Knife in The Sun*, 2023 Vue de l'exposition personnelle «A Knife In The Sun», White Cubi, Dijon, 2023. Photo: Anne Eppler. ©Adagp, Paris, 2023.



Sandar Tun Tun, *SF Biophony*, 2018. Centre d'art contemporain Genève, 2018. Courtesy de l'artiste.



Chloé Vanderstraeten, *Colonne vertébrale*, 2023. Courtesy de l'artiste. ©Adagp, Paris, 2023.



Xolo Cuintle, *Weeping Sun*. Vue d'exposition, Sainte Anne Gallery, 2021. Photo: Xolo Cuintle.

L'ABCC du CACB, Charles Mazé & Coline Sunier

En résidence au CAC Brétigny depuis 2016, Charles Mazé & Coline Sunier sont chargée-s de l'identité graphique du centre d'art, conçue comme un espace de recherche sur le long terme. «L'ABCC du CACB» est un abécédaire composé de lettres et de signes collectés à Brétigny et dans le département de l'Essonne, ou choisis en relation avec le centre d'art, son programme et ses artistes invité-es. Ce corpus prend la forme d'une typographie intitulée LARA, dont certains signes sont activés, un par un, sur les supports de communication, considérés comme des espaces de publication et de diffusion de la recherche. En associant des voix multiples dans une même typographie dont le nombre de glyphes est en perpétuelle augmentation, avec des écritures tour à tour vernaculaires, institutionnelles, personnelles ou publiques, «L'ABCC du CACB» tente d'*éditer* le contexte géographique, politique et artistique dans lequel évolue le CAC Brétigny.

L'XYZ de L'ABCC du CACB

Pour l'exposition «JUMP» annonçant la réouverture du CAC Brétigny en 2016, la première activation de la typographie LARA était une collection de lettres capitales A A A A A, B B B B B et C C C C C, observées sur la route menant de la gare de Brétigny au centre d'art. Les trois premières lettres de l'alphabet latin ABC permettaient déjà d'écrire CACB, soit l'amorce de CAC Brétigny. Il s'agissait à la fois d'aller au centre d'art et d'en initier le langage.

Pour cette saison hors les murs 2023-2024, il s'agit maintenant de sortir du centre d'art pour aller vers les lieux de cette saison dispersés sur le territoire. Sur ces nouveaux chemins, des enseignes (TAGINES, FIESTA PAËLLA, Créa'tifs, LA BOÎT' À BRONZER...), des pancartes (JE VEILLE POUR MON MAITRE 🤖, Salon Climatisé...), des graffitis (LA PLANÈTE CRAME ON VA CRAMER DESSUS, JUSTICE POUR NAHEL...) dessinent un certain portrait de l'Essonne. Cette fois-ci ont été prélevées les lettres terminant l'alphabet, QRSTUVWXYZ et q r s t u v w x y z, et des lettres accentuées encore absentes de la typographie LARA, telles que À Â Ç È É Ê Ë Ì Î Ï Ò Û et à â ç è é ê ë ì ï ò û. Ces deux sous-ensembles d'une même collecte différencient les deux cycles d'expositions et de résidences respectivement commissariés par Valentina Ulisse et Thomas Maestro. Ainsi, les lettres accentuées accompagneront «les conjugueu/s» de Valentina, et la fin de l'alphabet «lunulae» de Thomas.

Informations pratiques

CAC Brétigny
Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Cœur d'Essonne Agglomération
+33 (0)7 85 01 10 31
info@cacbretigny.com
cacbretigny.com

Contact presse
Marie Plagnol
Responsable communication et médiation
m.plagnol@cacbretigny.com

Les résidences «*La contrada OSNI*» de Jérôme Girard et «*La pensée souterraine*» de Louise Hallou, ainsi que le projet «*Perceptions*» bénéficient du soutien de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France—Ministère de la Culture. «*Transmissions*», l'«*École*», ainsi que les programmes «*Arbus*» et «*CAC en sac*» s'inscrivent dans le cadre du Contrat d'éducation artistique et culturelle (CTEAC) de Cœur d'Essonne Agglomération avec la DRAC Île-de-France et l'Académie de Versailles.

Le CAC Brétigny est un établissement culturel de Cœur d'Essonne Agglomération. Labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, il bénéficie du soutien du Ministère de la Culture—DRAC Île-de-France, de la Région Île-de-France et du Conseil départemental de l'Essonne, avec la complicité de la Ville de Brétigny-sur-Orge. Il est membre des réseaux, DCA, TRAM et BLA!.

